



Eugène Druet.

Vaslav Nijinski dans "La danse siamoise"
des Orientales, 19 juin 1910.

1910, tirage argentique d'après négatif
sur verre au gélatinobromure
d'argent, 38,5 x 26 cm.

BnF, estampes et photographie.

L'ŒIL DE MICHEL Janneau

FONDATION LOUIS ROEDERER

183

POINT DE VUE

Depuis 2003, la maison de champagne Louis Roederer mène une activité de mécène aussi discrète qu'efficace, avec le relais d'institutions telles que la BnF ou le Palais de Tokyo. Rencontre avec Michel Janneau, Directeur général adjoint de Louis Roederer, et l'un des animateurs de ce soutien à la création.

Art Absolument | Quelles sont les actions de mécénat que vous menez à travers la Fondation Louis Roederer ? Pouvez-vous nous raconter l'histoire de cette fondation ?

Michel Janneau | L'année 2003 marque le début de notre activité de mécénat. C'est la date à laquelle j'ai rencontré les animateurs de la Bibliothèque nationale, qui m'ont raconté une belle histoire, celle de l'existence dans les sous-sols du site de la rue de Richelieu d'une formidable collection de photographies que la Bibliothèque n'avait pas un sou pour montrer au public en raison du gouffre de dépenses qu'avait provoqué la construction de la Grande Bibliothèque. Cette collection était constituée de cinq millions de clichés, dont les plus anciens remontaient à l'invention de la photographie : il s'agissait d'un ensemble irrésistible ! Nous avons décidé, à partir de cette année-là, de devenir les mécènes de la Bibliothèque nationale pour ce fonds photographique. Le premier projet a été la restauration et l'exploitation d'une galerie au sein du site Richelieu, dans lequel deux ou trois expositions ont été montées par an, soit à partir du fonds, soit en y invitant des photographes contemporains. Tout a commencé ainsi. Nous allons fêter début 2013 nos dix ans de partenariat avec la Bibliothèque nationale, et nous sommes devenus au fil de ces années « Grand Mécène de la Culture », ce dont nous sommes

très fiers, d'autant que nous sommes les seuls en Champagne à avoir reçu cette distinction.

Début 2012, nous avons créé la Fondation Louis Roederer au moment où nous nous rapprochions du Palais de Tokyo, dans les pas de Jean-Michel Alberola notamment en finançant sa magnifique œuvre pérenne, visible au cœur du palais, *La Chambre des instruc-* →

Eugène Durieu.
Modèle masculin de trois-quarts dos assis sur une peau de panthère.
Planche 11 d'un album réalisé pour Eugène Delacroix et lui ayant appartenu.
1854, tirage sur papier salé d'après négatif sur papier, 15 x 11,5 cm.
BnF, estampes et photographie.



POINT DE VUE

183

artabsolument



Man Ray. *Grand nu renversé en arrière*.
1923, tirage argentique, 54 x 47 cm. BnF, estampes et photographie.



Lee Friedlander. *Kansas city*. 1965, tirage sur papier baryté, 17 x 25,5 cm. BnF, estampes et photographie.

tions. Heureux hasard des circonstances, la création de la Fondation Louis Roederer correspond donc à ce mécénat nouveau dont nous sommes très heureux.

AA Pourquoi une entreprise telle que la vôtre a fait le choix de la culture en général, et de l'art en particulier ? Quel est l'impact sur votre image ?

MJ Il y a toujours eu dans l'histoire de Roederer ce que j'appellerai la tentation du mécénat. C'est une maison plutôt discrète, qui n'aime pas la prise de parole directe, la publicité, dont elle se méfie. Nous cherchions des occasions de participer à la vie culturelle de la Cité, de la manière la plus adaptée à nos gênes. Nous avons créé un site dont la devise était « À la recherche de l'œuvre ». Il établissait un parallèle entre la façon véritablement amoureuse dont nous exerçons notre métier et le travail de certains artistes. « À la recherche de l'œuvre », c'est l'instauration d'une communauté très variée autour de la passion pour son métier, le nid de la Fondation que nous allions créer plus tard. L'autre idée, est que dans un monde du vin devenu très narcissique, Louis Roederer produit des vins à la fois simples et poétiques, qui ont du sens et ne se contentent pas comme beaucoup de refléter l'ego de ceux qui les composent. Le vin, c'est aussi toute la joie, tout le rêve, l'immatérialité qu'on lui associe et l'idée nous plaisait d'enrichir le nôtre →

La photographie en cent chefs-d'œuvre

Bibliothèque nationale de France – site François Mitterrand, Paris

Du 13 novembre 2012 au 17 février 2013

Exposition prolongeant le travail de fond intervenant sur les collections photographiques conservées au sein de la Bibliothèque nationale de France, cette présentation a bénéficié du mécénat de la Fondation Louis Roederer. Elle illustre ainsi l'à-propos avec lequel celle-ci vient entamer sa dixième année d'engagement auprès de la BnF, en participant à la valorisation et à la diffusion d'un fonds d'une extrême richesse, dont la constitution a débuté dès 1851. Dans le cadre d'une recherche sur la notion de chef-d'œuvre photographique, cent images ont été sélectionnées au sein de ce fonds, ménageant une place particulière aux qualités matérielles qui consacrent le caractère original d'un tirage. Leur pouvoir de novation, leur beauté formelle régissent également le cadre général de ce choix, qui dans ses aspects chronologiques s'étend de 1839, année de l'invention du médium, à 1986. La diversité des champs dont sont issus ces tirages passés à la postérité – imagerie scientifique, photographie d'art, reportage, etc. – recoupe l'idée d'un médium protéiforme, dont les images exposées à la BnF se présentent chacune comme un moment privilégié.



Jean-Michel Alberola. *La chambre des instructions*.
Palais de Tokyo, Paris.

mais la démarche de Witkin est tellement riche, elle suscite tant de questions que nous sommes finalement très heureux d'avoir permis cette exposition.

AA | Quel est le retour des artistes, à l'instar de JR, Jean-Michel Alberola, Stéphane Couturier ou Bettina Rheims, que vous soutenez ? Comment définiriez-vous votre relation avec eux ?

MJ | Nous aimons inscrire nos principales actions de mécénat dans la durée. Cela nous permet de connaître mieux les artistes que nous avons soutenus et d'instaurer avec eux une relation de véritable fidélité. C'est le cas pour tous ceux que vous avez cités. Mais la question du retour ne se pose pas, car nous n'attendons rien d'eux en particulier : la relation est plus de l'ordre de l'affection, du respect, de l'hommage à rendre. L'histoire qui nous lie à Jean-Michel Alberola peut être prise en exemple. Nous avons un site Internet très sérieux et forcément un peu ennuyeux, et lorsque nous avons eu l'idée de notre nouveau site divisé en deux chapelles, celle du vin et celle du mécénat, nous avons conçu le rêve qu'un artiste fasse vivre ce site en y créant une œuvre en direct. Jean-Michel Alberola nous a fait alors l'extraordinaire faveur d'installer quasi quotidiennement sur le site Louis Roederer un véritable bouquet de ses œuvres. De là est née une relation d'amitié et de reconnaissance qui nous a menés au Palais de Tokyo. Nous voudrions, à travers la Fondation, que rien ne s'efface du passé et pouvoir trouver des occasions répétées de fidélité aux artistes qui nous ont accompagnés depuis une dizaine d'années sans négliger bien sûr l'émerveillement de découvrir des talents nouveaux pour nous grâce à des terrains aussi fertiles que le Palais de Tokyo.

AA | Pensez-vous exercer une certaine influence sur les orientations esthétiques de la création contemporaine, notamment grâce au partenariat avec le nouveau Palais de Tokyo ? Le souhaiteriez-vous ?

MJ | Il me paraît impossible de l'imaginer. Tout d'abord parce que nous sommes très débutants en la matière, surtout dans l'art contemporain. Nous nous en remettons évidemment quant à nos choix aux grands talents que sont, Bruno Racine et ses conservateurs à la Bibliothèque nationale de France et Jean de Loisy et son équipage au Palais de Tokyo. La seule modeste remarque que nous pourrions faire, c'est qu'à défaut d'influence, nous créons au virage de quelques vernissages des petits îlots d'art de vivre auxquels, semble-t-il, nos amis « mécénés » ne sont pas insensibles.

Vue du Palais de Tokyo, Paris.
2012.

en l'associant à ces territoires de création pure où le mécénat nous permettrait de pénétrer.

AA | Vos actions sont assez ciblées. Comment choisissez-vous les manifestations ou les travaux auxquels vous apportez votre appui ?

MJ | Nous n'avons pour le moment jamais accompagné d'artistes directement. Nous passons par le relais des institutions : la Bibliothèque nationale de France, par exemple. Au départ, en 2003, nous étions mécènes indistinctement de la quasi-totalité du programme d'expositions photographiques de la Bibliothèque. Au fil du temps, nous avons évolué vers le soutien de deux grandes expositions par an. Mais je ne veux pas parler de la BnF sans dire un mot de la Bourse de la recherche photographique Louis Roederer que nous avons créée il y a 6 ou 7 ans maintenant. Elle consiste, après appel de candidatures, à doter un ou deux chercheurs en photographie dont nous avons retenu le projet de travail sur la collection photographique. Vivre cette bourse Louis Roederer est passionnant et nous attendons chaque année avec impatience le retour de la réunion du jury, la découverte de tous ces projets dont ceux que nous retiendrons se termineront souvent en exposition. Nous essayons par ailleurs de ne jamais restreindre nos choix par la moindre censure : cette année, par exemple, nous avons été mécène principal de l'exposition de Joel- Peter Witkin, dont nous ne pouvons pas dire qu'elle exprime une joie très pétillante, la jubilation traditionnellement associée au champagne





JR. *Femme allongée*.
 Vue de l'exposition *Women are Heroes*, 2009, Île Saint-Louis, Quai de Bourbon, Paris.

AA | Les entreprises françaises sont considérées comme plutôt frileuses en matière de mécénat. Comment voyez-vous cela ? Quels efforts sont à faire pour favoriser la mise en place de partenariat public-privé ?

MJ | La collaboration public-privé n'est certainement pas assez développée, mais il faut rendre hommage aux dispositifs existants, à l'image de la défiscalisation conçue par Jean-Jacques Aillagon dont nous espérons vivement qu'elle ne sera pas remise en question. J'ai passé récemment un moment formidable à l'École des Chartes lors d'un séminaire où étaient présents des conservateurs d'institutions muséales de province. Ils nous demandaient, à Thierry Grillet qui représentait la BnF et à moi, comment susciter le mécénat et en développer les actions. Certes la défiscalisation existe et joue un rôle très important même si parfois on s'en défend, mais je pense qu'il faut associer plus les mécènes à la vie quotidienne des institutions, créer un confort intellectuel et affectif. Il faut aussi s'attacher à ne pas proposer des formules de mécénat rigides, barèmes et trop impersonnelles et ouvrir sans cesse des possibilités variées vers des partenariats « à la carte ». On ne peut pas négliger qu'un candidat au mécénat soit un peu intimidé par ce monde souvent nouveau pour lui. Tout doit concourir à le rassurer et à valoriser l'émotion qu'il ne peut pas manquer de ressentir. Nous avons vécu, par exemple, une véritable émotion

empreinte d'un peu de timidité à découvrir l'immense artiste qu'est JR. Son talent, son intelligence, et le champ infini que lui ouvrent sa curiosité et sa générosité. Je pense en particulier à ce film merveilleux dont nous avons pu un peu favoriser la naissance. Il a presque fallu lui forcer la main pour l'aider à boucler la production de cette incroyable promenade, toute de faconde colorée, des favelas à l'Île-Saint-Louis. Tout ce que nous avons pu faire avec JR a été source de joie.

AA | D'un point de vue tout à fait personnel, où va votre préférence artistique ? Y a-t-il une œuvre, toutes époques confondues, qui vous vienne à l'esprit ?

MJ | J'aime tous les artistes que nous avons soutenus. Par chance peut-être, tous sont très attachants. Je viens de parler de la découverte de JR. Alberola est un homme extraordinaire. J'aime beaucoup aussi le travail de Stéphane Couturier. Lorsque nous lui avons demandé de penser à une œuvre pour nous, il est allé se promener dans les caves, l'objectif au vent, et a puisé son inspiration dans des moments que nous montrons peu comme la mise en bouteille, le ricochet des lumières sur les cuves en acier inoxydable alors que la coutume voudrait plutôt qu'on passe plus de temps prosternés devant des foudres de chêne ventrus comme des moines. Les artistes que cette vie nous permet de côtoyer modifient toujours notre regard, notamment notre regard sur notre métier. ■